

ANNUAIRE  
DU  
**CLUB ALPIN**  
FRANÇAIS

---

**QUATORZIÈME ANNÉE**

1887



**PARIS**  
**AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS**  
30, RUE DU BAC, 30  
**ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>**  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

## VII

# LES VAUDOIS FRANÇAIS

ET

## LE VAL FREISSINIÈRE

### I. — NOTICE HISTORIQUE

Le Congrès général des alpinistes français s'est réuni du 12 au 15 août 1886 dans la pittoresque ville de Briançon. La contrée est riche entre toutes en excursions. La liste proposée était grande ; on est allé au plus grandiose ou au plus renommé, et, malgré ce qu'elles offraient d'attrayant, les courses de second ordre n'ont pu trouver place dans l'ordre du jour des visiteurs. Je voudrais, en dédommagement, leur faire entrevoir la curieuse vallée de Freissinière, leur donner le désir de la connaître si les circonstances les ramènent un jour de ce côté ; or, les Alpes du Dauphiné laissent à leurs visiteurs un irrésistible attrait. Qui les a vues y reviendra.

Le val Freissinière offre un double intérêt, historique et pittoresque. C'est un tout inséparable et, si sobre que je veuille être sur le premier point, je ne peux tout à fait l'éviter ; je le dois même à mes lecteurs et commencerai par là.

Le Briançonnais est le pays des Vaudois français, et le

val Freissinière, après la Vallouise, en a été le principal asile.

Mais qu'est-ce que les Vaudois ? Combien l'ignorent même en Dauphiné ; combien n'en connaissent que le nom ou l'histoire défigurée !

Laissant le côté confessionnel qui n'aurait pas sa place dans ce recueil à la fois neutre et fraternel, je dirai seulement que les Vaudois (dont le nom vient soit de *Valdo*, réformateur lyonnais, soit, plus probablement, des Vallées ou *Vaux* qu'ils habitaient) constituaient une vaillante et malheureuse population, établie sur les deux versants des Alpes Cottiennes, dans les profondes vallées qui descendent du Mont-Genèvre et du mont Viso jusqu'aux portes de Pignerol et d'Embrun, parlant la même langue, ayant la même foi, et qui, pendant sept à huit siècles, au moins trois cents ans avant la Réforme, a lutté pour conserver son indépendance religieuse, qu'elle mettait surtout dans le droit de célébrer son culte en langue vulgaire et de régler uniquement sa foi sur les enseignements de l'Écriture <sup>1</sup>.

Avec des croyances chrétiennes, d'ailleurs encore assez mélangées de celles qui étaient alors généralement reçues, les Vaudois avaient, dès la fin du xii<sup>e</sup> siècle, et peut-être antérieurement, pressenti et réclamé, dans un temps où on ne le comprenait pas, le droit qu'a tout homme d'adorer et de servir Dieu selon sa conscience. C'est-à-dire que ces hommes si longtemps méconnus, mis à l'index et traqués comme des révoltés et des criminels, dont le nom seul était couvert de mépris, se présentent à notre xix<sup>e</sup> siècle plus éclairé et plus équitable, non seulement comme des citoyens paisibles qui ne demandaient qu'à vivre honnêtement sur le sol où la Providence les avait fait naitre, mais comme les pionniers des libertés modernes, notamment de cette liberté de conscience, qui est le privilège et l'honneur d'un être libre, et

1. Voir HENRI MARTIN, *Histoire de France*, I, page 244.

qui sera toujours la première pour qui sent sa dignité d'homme et sa responsabilité personnelle, quelles que soient ses croyances particulières. Les hommes que les majorités méprisent ne se croient pas méprisables pour cela. Eux, simples montagnards, petit peuple de cultivateurs et de bergers, donnèrent à leurs compatriotes et au monde l'exemple d'une résistance héroïque.

L'existence de ce petit peuple indépendant, et héritier d'un courage de plusieurs siècles, n'offre pas seulement un spectacle d'un vif intérêt pour le visiteur sérieux, qui porte dans son cœur des sentiments d'humaine fraternité ; il se présente comme un fait historique bien digne de son attention. C'est une brillante fleur de liberté prématurément éclos sur les rudes pentes de ce Dauphiné qui, de tout temps, a montré une aptitude spéciale pour l'affranchissement de tout despotisme. Il est, d'ailleurs, à remarquer que partout, sous tous les climats, le montagnard porte dans son âme un grand souffle de liberté ; et comme les Suisses, par exemple, se sont montrés les pionniers de la liberté politique, les montagnards du Dauphiné, quoique moins heureux, l'ont été de la liberté religieuse, et n'ont cédé qu'à l'écrasement.

La Justice finit par rendre à chacun la confusion ou l'honneur qui lui reviennent :

Des creux manoirs et pleins d'obscurité  
Dieu, par le Temps, retire Vérité.

En ce qui concerne les malheureux Vaudois, après s'être bien fait attendre, la lumière de la vérité a atteint les sombres vallées de leur histoire, dénaturée comme celle de tous les faibles. Dans ce siècle de recherches et de franc parler, ils sont devenus l'objet d'une étude et ensuite d'une presque universelle sympathie. La sobre, mais expressive parole de Louis XII est apparue toujours plus vraie : « Laissez en paix ces gens, ils sont meilleurs chrétiens que nous. »

Elle est aujourd'hui confirmée par le jugement de tous les historiens indépendants. Leur témoignage, à partir de De Thou jusqu'à Ladoucette et De Amicis, pour ne parler que des catholiques, est précieux à entendre <sup>1</sup>.

Quand la Réforme eut lieu, les Vaudois, qui l'avaient préparée, se joignirent à ses adhérents, et leur sort fut dès lors commun.

A cette heure les Vaudois français sont extrêmement réduits. Après les persécutions sont venus l'isolement et la misère. Ce qui est surprenant, c'est qu'il en reste. Sur les versants italiens des Alpes, dans les vallées du Pellice, d'Angrogne, de Saint-Martin, etc., où ils continuent à parler français, ils sont encore plus de 20,000. Il n'en reste plus que 1,000 à 1,200 sur les versants français, bien que le territoire primitivement occupé par eux y fût au moins aussi étendu. Il n'y en a plus dans la Vallouise, plus dans la vallée de l'Argentière et de Barcelonnette; très peu en Queyras (à Arvieux, Molins et Saint-Véran); quelques-uns à Vars; les autres, environ 400, dans le val Freissinière.

Si peu qu'il en reste, et quoique dépossédés du meilleur de leur territoire, ils y sont chez eux; c'est bien sur le sol vaudois que nous allons entrer; nous ne pouvions parler de leur pittoresque vallée sans dire qui ils étaient.

## II. — LE VAL FREISSINIÈRE. — DORMILLOUSE. — SITES, MŒURS ET COUTUMES. — EXCURSIONS

Ce qui frappe dès l'abord du val Freissinière, c'est la difficulté de son accès. Il ne s'ouvre pas au niveau de la Durance; son entrée est suspendue à 150 mètr. plus haut, sur une terrasse de rocher partagée du haut en bas par une

1. « C'est une belle singularité de ce petit peuple, a dit Michelet, d'occuper par l'histoire une place aussi haute en Europe. »

grande fissure appelée *le Couffourent*, qui s'entrevoit depuis la gare de la Roche. De plus, un rideau de roches déchirées, parallèles à la Durance et fortement tachées de rouge par des infiltrations ferrugineuses, la dissimule au voyageur.

On l'atteint commodément aujourd'hui par une route carrossable appelée *la Traverse*, taillée en écharpe dans un vaste éboulis qu'alimentent les rochers rouges ; mais on n'y parvenait autrefois que par un étroit sentier qui disparaissait plus haut, virant et se dissimulant entre d'affreux précipices.

C'est à 1 kilom. au Nord de la Roche<sup>1</sup> que l'on prend cette *Traverse*, après avoir passé la Durance, et ce premier bout de chemin (3 kilom.) prépare bien à la visite de la vallée. La vue se porte au loin sur le cours de la rivière, ses flots et ses divagations dans les graviers, sur les blanches murailles de Mont-Dauphin, les versants plantureux de Vars et du Mélézet et le petit glacier des Escrins. Plus près, absolument à vol d'oiseau et comme du haut d'un clocher, la Roche, ses noyers, son petit lac vert, et, de ce côté de la rivière, l'embouchure de la Biaysse sortant de ses rochers, les ruines de Rame la gallo-romaine et son petit territoire d'alluvions, si convoité par les habitants des deux rives qu'il est réduit à l'état de mosaïque formée d'une myriade de petites propriétés.

On arrive ainsi sur la haute et vaste terrasse dont la roche, souvent à nu, raclée et moutonnée, offre partout l'intéressante trace du long et lourd passage d'anciens glaciers ; et l'on aperçoit bientôt le hameau de Pallon, au milieu de prés et de vergers, comme une petite oasis collée au rocher. Là se trouvent, avec quelques habitations rustiques, le presbytère protestant, l'école et un magasin de consommation établi par une société d'amis charitables (dont on retrouve

1. On trouve à la Roche, chez M. Reymond, un accueil cordial et des prix très modérés.

souvent ici l'intervention) dans le but d'éviter aux habitants de la vallée des courses dispendieuses jusqu'à la Roche, Guillestre, ou Briançon, et la tentation de s'arrêter à l'auberge; tout en leur fournissant, sans distinction de culte, des denrées de première nécessité au prix le plus réduit.

Ce magasin, attenant à l'école, est plein comme une arche de Noé. L'odeur du café rôti se dégage devant la porte où quelque âne ou mulet attaché pare patiemment ses mouches, pendant que sa « bourgeoise », dans le clair-obscur du magasin, choisit la marchandise et jouit du plaisir de voir *tant de choses*. C'est souvent un quart d'heure pour chaque objet et pour chaque sou! Ah! l'on sait bien ici la valeur d'un sou; c'est dommage que l'on ne sache pas aussi bien la valeur du temps. Elle demande peut-être des « vermisseaux » pour la soupe; quelque « petit paquet », un « bouteillon », tout au moins « un sage conseil » contre un « climat » qui passe et a saisi l'enfant; ou encore « un vérificateur », ou « une mouche » pour soulager d'un « enrhumatisme » ou d'une « estropisie », une poudre pour ôter le « ver salulaire ». — Ne rions pas, ces mots sont trop sérieux pour elle! C'est M<sup>me</sup> Niel, la femme de l'instituteur, qui la sert avec autant de patience que d'équité; et, quant à elle, elle ne fait pas traîner les conversations, sachant mieux ce que vaut le temps.

Traversons le hameau. Quelques pas, et nous sommes en présence d'un étranglement, porte de la vraie vallée, dont la terrasse de Pallon n'est que le péristyle. Le chemin et le torrent tiennent toute la place : un de ces beaux torrents des Alpes aux eaux violentes qui trouve tout à coup ici son déversoir. Le sol lui manque. Il se jette dans un couloir obstrué de rochers énormes. Il fond sur eux en bonds furieux; il lutte incessamment contre ces grands blocs calés par les puissantes mains de la nature; mais c'est en vain qu'il les étreint du glissement de ses nappes vertes, ou les inonde de son écume irritée; il les arrondit,



Rame et l'entrée de la gorge de Couffourent, vus de la Roche, dessin de M. B. Tournier, d'après nature.





les polit, les ronge, sans parvenir à les déplacer. Puis, au fond, après une série de contours, de bouillonnements et de sauts, il se précipite et disparaît dans le noir abîme du Couffourent où sa voix mugissante se fait entendre nuit et jour.

On frémit à la pensée que l'on pourrait tomber là et être entraîné soi-même dans ce fascinant chaos et jusque dans cette sinistre pente noire. Prenez garde, si vous franchissez ce torrent sur l'ancien pont pour admirer l'arc-en-ciel qui se joue dans la poussière des eaux, ou le câble de 4 mèt., une merveille, qu'une grosse araignée a su établir au travers par des moyens inexplicables ! Ce pont est percé de trous ; les barrières en sont tremblantes ; on y tremble soi-même, pendant que les enfants du pays s'y arrêtent et s'y amusent tous les jours.

Après avoir un moment suivi la route taillée dans l'étrangement, on franchit un nouveau pont, et le val Freissinière se démasque en offrant le premier de ses tableaux, un peu triste, celui de la partie basse.

On est devant une petite plaine de 3 kilom. environ, bassin manifeste d'un ancien lac, qui, se vidant, quand s'est creusé le déversoir que nous venons de traverser, a mis à jour cette surface plane, enrichie de fertiles atterrissements, Chacun, sur quelque point de la vallée qu'il réside, aspire, comme à Rame, à posséder le plus possible, quelques mètres carrés tout au moins, de ce gras et noir limon pour y cultiver son chanvre et ses choux. L'arrosage s'y fait à souhait : tout y est plantureux, dru, vert, réjouissant à voir. Il y point toujours, par-dessus les foins, les chanvres, ou les blés, quelque tête d'animal ou d'homme plus ou moins occupés.

Ce petit bassin est encadré de pentes très abruptes ; à gauche elles portent la belle forêt communale de mélèzes et de pins, qui se dévoile bientôt, décorant tout le versant Nord ; à droite, en contraste, c'est une courbe imposante

de hauts rochers dont les éboulis arides descendent jusqu'à la plaine, et sont percés d'abris voûtés et de cavernes qui toutes ont leur histoire. Après avoir abrité des populations primitives (dont les restes ont été constatés), elles ont servi de refuge aux Vaudois, qui souvent y ont trouvé la mort.

Au bout de la plaine, sur une terrasse, formée des déjections d'un dangereux ravin qui descend de droite, et qui fait bosse dans la vallée, est le village central des Ribes, à demi perdu sous les noyers. C'est là que sont la mairie, l'église et presque toute la population catholique. Au-dessus, sur la pente gazonnée de la montagne, s'étagent, bien exposés au soleil, les hameaux des Roberts, des Fazys, des Augeards, où l'on passe pour aller admirer la chaîne du Pelvoux depuis le charmant col de *Pra-Laouzet*.

Un peu après les Ribes, le deuxième décor commence. La vallée se rétrécit toujours plus. A droite, au versant Sud, la montagne un peu plus évasée, triste, friable, riche en ardoises, menaçante de ses fréquents éboulements. A gauche, au versant Nord, et tout du long, de belles parois, presque à pic, portant encore des bras de forêt sur leurs étages, et d'où descendent et se précipitent en cascades les eaux des hauts pâturages de Vautisse et de Val-Haute. En bas, au bord de la Biaysse, une oasis faite de la verdure légère des aulnes, trembles, bouleaux, mélèzes, frênes et cerisiers sauvages, au centre desquels le temple des Violins dresse son clocher.

Ce village a une vingtaine de maisons, privées de soleil pendant plusieurs mois de l'année. Pour le moment, c'est un fouillis de vieux chalets, à demi perdus sous les arbres, encombrés de bois, de fagots, d'outils, de bâts, de légumes, de fumier... et aussi, selon l'heure du jour, de chèvres, de vaches, de brebis et de bonnes gens heureux de nous voir.

Il y a trente ans à peine, l'arrivée d'un voyageur inconnu

généait manifestement ces pauvres montagnards. La plupart, les femmes surtout, s'esquivaient et disparaissaient au fond des logis enfumés. Ils avaient la méfiance dans l'âme, une méfiance innée, une crainte héréditaire. Il était resté parmi eux un retentissement des douleurs passées, un ébranlement inguérissable laissé par une frayeur de plusieurs siècles, et qui, même au cours du second Empire, s'est continué sous une interminable suite de vexations et d'injustices. Ils étaient restés *parias*, et cela dura jusqu'à la République.

Nous ne pouvons aujourd'hui nous arrêter avec eux. Je vous présenterai seulement M. l'adjoint Berthalon, la crème des honnêtes villageois, très fin sous sa bure et qui, de plus, a pour nous, curieux d'art et de pittoresque, le grand mérite d'avoir sagement persisté dans le maintien du costume antique, notamment de la culotte, « ne comprenant pas, dit-il, ce que le pantalon a de meilleur, si ce n'est de falloir plus d'étoffe et de se salir beaucoup par en bas ».

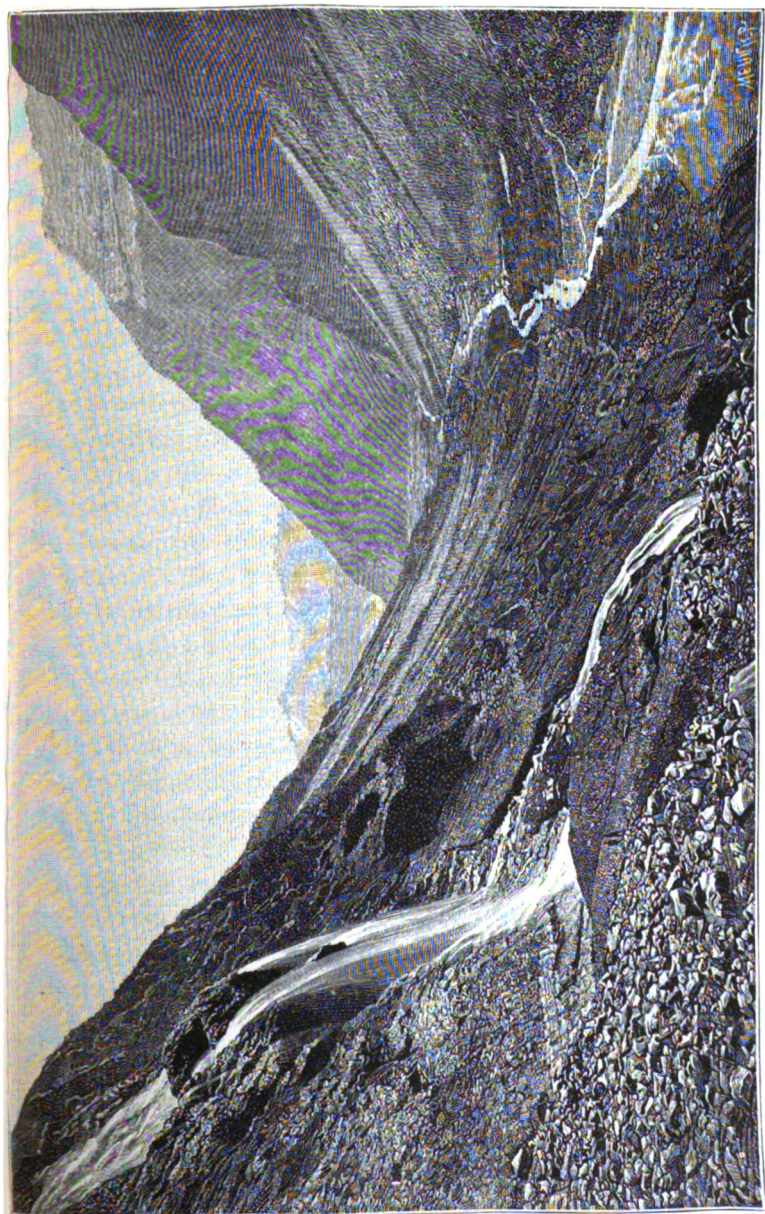
Après Les Violins, la Biaysse tourmentée s'oublie un moment en contours paresseux dans un replat de limon où prospère tout un fouillis d'arbres, d'arbrisseaux, de cultures et de pâturages. Elle y forme des flots solitaires et plantureux qu'elle entoure de la ceinture de ses eaux transparentes, aimées des truites et des pêcheurs. Le dimanche venu, cet enclos naturel est abandonné aux enfants et aux animaux en congé. On y voit flâner des vaches convalescentes et quelque âne livré à une oisiveté trop longue qui l'ennuie; il l'interrompt et l'égaie de longs et sonores braiements que la montagne lui renvoie. Ce parcours des Violins aux Mensals est, en vérité, charmant. Tout y est paisible, mouillé, uni, ombragé; les bosquets d'aulnes, de trembles, de peupliers, de saules continuent à dessiner leurs formes gracieuses et légères sur les parois rocheuses; le fond du tableau est nu, sauvage et plein de promesses.

Il n'y a pas de plus joli coin dans les vallées secondaires des Hautes-Alpes.

Depuis là, et presque subitement, c'est le cachet des hautes vallées alpestres. Plus d'arbres, plus de verdure, pas une habitation; le sauvage seul et la nudité. Le sentier côtoie la rivière, cherchant sa place entre les blocs et les coulées descendues des ardoisières. A gauche, sur l'autre rive, la grande roche abrupte, à pic d'abord, et portant ensuite plus haut ses croupes fuyantes vers l'azur du ciel. Les ombres bleues en détachent les vigoureux contreforts, et l'eau des hautes vallées continue à s'y précipiter en cascates qui tremblent et plient sous le vent, ou brillent sous les rayons plongeants du soleil. Un grand « cassier » raide et ininterrompu occupe la base de toutes ces parois en nappe régulière de 5 à 6 kilom. d'étendue. Un ruban de cette végétation rabougrie qui aime à suivre le cours des eaux s'efforce de remonter le torrent et de voiler cette nudité, mais il ne fait que la rendre plus saisissante.

C'est une agréable surprise, dans ce site solitaire, de croiser le facteur, ou de rencontrer le troupeau des Violins cherchant pâture dans cette pierraille : la végétation y est si rare que les pauvres bêtes n'y tondent le plus souvent qu'une seule plante à la fois, et la journée n'est pas trop longue pour calmer un peu leur faim.

Le dernier renflement de la muraille rocheuse, à gauche, est une espèce de tour massive et étagée, un colossal bouleroué qui porte le nom de *Gramuzac*. Après lui la vallée se clôt en un cirque que dominant, au centre, la petite forêt de Dormillouse et, au-dessus, les rampes et les neiges de *Pic-Brun*, appelé aussi le Grand-Pinier. C'est là, dans un grand tumulte d'eaux, que se forme la vraie Biaysse par la réunion de deux torrents, l'un descendant à gauche des prés de Faravel par une interminable et curieuse suite de glissades et de sauts, l'autre venant de droite, du col



**Tourniquet et cascade supérieure, reproduction d'une photographie.**



d'Orcières, et se jetant ici par une des plus puissantes chutes d'eau qui soient dans le Dauphiné.

C'est à 200 mètr. au-dessus de ce cirque, à droite et dans un bassin supérieur, que se trouve la haute vallée à l'entrée de laquelle est Dormillouse.

Pour atteindre cet intéressant village, qui a été comme la citadelle des Vaudois, il faut, à 3 kilom. environ avant le fond du cirque, quitter le bord du torrent et gravir péniblement la montagne, à droite, par une série de zigzags courts et multipliés qui ont fait donner au sentier le nom caractéristique de *Tourniquet*. Parvenu à 150 mètr. au-dessus du niveau de la rivière, ce sentier s'engage hardiment dans un étroit passage que lui offre une étagère ou ressaut fait par la roche; mais, presque aussitôt, de son côté, une magnifique cascade s'élançant de 60 à 80 mètr. de hauteur se jette avec fracas sur cette même étagère comme pour y barrer le passage; elle s'y étale, y court, la balale à plaisir; puis d'un deuxième saut s'élance dans la basse vallée. De ce point le tableau est vraiment magnifique. En haut, vers le couchant, les neiges de Pic-Brun; en face, par delà le vide, les parois majestueuses et zébrées de Gramuzac; puis, à vol d'oiseau, la vallée que l'on vient de parcourir, son encaissement de pierre, son oasis de verdure, la Biaysse qui y trace son sillon d'écume blanche, le sentier que l'on a suivi. Ce n'est pas sans émotion qu'on revoit ce passage ni sans regret qu'on l'abandonne; il a eu son rôle aux jours de la persécution en rendant l'accès de la haute vallée très difficile, mais il est encore actuellement une source permanente de complications et de dangers pour les habitants. L'hiver, il faut le traverser sur le verglas; au printemps, il est tantôt obstrué par des avalanches de neige ou de gravier, tantôt raclé jusqu'à la pierre polie et inclinée vers l'abîme. Il faut péniblement réparer ou déblayer cet unique passage plusieurs fois par année; tous les hommes du village y suffisent à peine,



et il faut savoir au prix de quelles fatigues et de quels dangers !

Quel acte de réparation et de charité ce serait que de faire exécuter ici un demi-tunnel dans le roc, d'ailleurs assez tendre, pour faciliter à ces pauvres proscrits des siècles passés la circulation nécessaire à leur existence et à leur communication avec les autres hommes !

D'épaisses touffes de gazon, le tussilage, le lis, l'arnica fleurissent au bord de ce précipice affreux.

Vingt minutes après, au détour du chemin, on aperçoit le Dormillouse<sup>1</sup> si désiré, établi sur une croupe nue, cultivée, à pente raide, qu'a fait choisir son exposition au soleil et à l'abri des avalanches.

Le village est formé de deux groupes de chaumières : en haut les *Romans*, en bas les *Inflous*, ayant entre eux le temple et l'école. Triste, délabré, laid même au premier abord, ce n'est pas sans émotion que l'aborde le visiteur mis au courant de son histoire. Fondé à une époque inconnue, il remonte pour le moins au commencement du moyen âge, alors qu'une partie de la population établie dans la basse vallée vint chercher un asile sur cet alpage sévère, quand on la contraignit d'abandonner définitivement les avantages d'un établissement dans la plaine. Ses habitants ont vécu là six à huit siècles de luttes, de privations, et des sévérités de la haute montagne, accrues des sévérités

1. Le nom de *Dormillouse*, ou *Dourmillouze*, doit contenir dans son radical l'idée de *source* ou d'*eau*, car la syllabe *dor*, *dur*, ou *dour* se retrouve dans la dénomination d'un grand nombre de cours d'eau, tels que *Dordogne*, *Adour* (Pyrénées) ; *Vidourle* (Gard) ; *Durzon*, *Dourbie*, *Dourdon* (Aveyron) ; *Durbon*, *Durance*, dans les Hautes-Alpes, et *Doire*, *Dora*, sur l'autre versant du Mont-Genèvre. Ici la démonstration semble faite, car les eaux surabondent aux approches et tout autour de Dourmillouze ; on trouverait peu d'endroits qui en aient autant et d'aussi belles ; de tous côtés torrents, sources et cascades, dont quatre magnifiques. C'est évidemment un *pays d'eaux*. Voir aussi dans la *Petite Revue dauphinoise*, 1886, un article de M. Vallier sur l'origine des noms de l'Isère et de la Tarentaise.

autrement pénibles qui leur venaient de leur semblables.

Il n'y a pas d'auberge à Dormillouse. L'instituteur seul peut rendre quelques services au voyageur. Autrefois l'on descendait chez Baridon-Verdure. C'est là qu'avait habité Félix Neff<sup>1</sup>; on logeait dans sa chambrette; on parlait de lui le soir au coin du feu avec des personnes qui en avaient le souvenir encore frais.

Sur la porte on trouvait un autre genre d'intérêt. La maison, située immédiatement au bord de la terrasse où le village supérieur est bâti, jouissait d'une vue captivante.

Pour mieux y transporter le lecteur, je transcrirai quelques pages de journal.

« On se réveille ici de bon matin. La porte grince et crie pour n'avoir pas reçu d'huile nouvelle depuis le jour de sa consécration. La maîtresse du logis se querelle avec une vache; le cornet du chevrier fait retentir son appel saccadé, rapide et sec, et le soleil m'appelle aussi, me lançant un

1. *Félix Neff*, d'origine genevoise, découvrit en quelque sorte ces derniers descendants de la population vaudoise, sans pasteur et absolument abandonnés. Touché de leur misère, il s'établit au milieu d'eux et leur rendit le courage et la vie, ne se bornant pas à leur donner des soins religieux, mais dirigeant lui-même des écoles, notamment celle de Dormillouse où il donnait gratuitement jusqu'à dix et quinze heures de leçons par jour ou à la veillée. Il allait aux champs enseigner les bonnes méthodes de culture, et se mit en tête des illusions pour amener des fontaines et des canaux d'arrosage. Il attira l'attention sur eux et leur procura des livres, des ressources et des amis.

Quoique plus spécialement attaché à Freissinière, son champ de travail embrassait tous les débris des antiques communautés vaudoises encore debout dans les Alpes françaises, depuis le Champsaur jusqu'au mont Viso. Tout y manquait alors en fait de ressources matérielles et du plus élémentaire confort. Mal logé, mal nourri, accablé d'ouvrage, toujours en route et par tous les temps, il détruisait rapidement sa santé et mourut à trente-trois ans, brisé par les privations autant que par l'excès de son travail et de sa charité. — Ladoucette, qui lui consacra deux pages dans sa statistique des Hautes-Alpes (pp. 348 et 349), termine en disant : « Il est doux de parler des succès de cet homme modeste, dont le nom doit vivre à jamais dans la vallée reconnaissante. »

bonjour d'or par la lucarne. Il ne vient à personne l'idée de respecter le sommeil des autres. Chacun est censé se lever matin, tout au moins avec l'astre du jour, et se conformer par là, naturellement et salutairement aussi, aux lois les plus évidentes de la nature.

« Seulement, gare à la descente de ce lit, si haut perché qu'une échelle n'y serait point sans emploi, et qui a pour plancher la roche de durable usage. Je cours sur le seuil. Ah ! quel air ! et quel spectacle que celui de cette nature rafraîchie et réveillée à cette heure matinale ! Sur la pente brillante de rosée, l'école, le temple et son clocher fait de quatre sapins, puis le village d'en bas dont la fumée monte légère des foyers qui se rallument. Par delà, à travers le vide de la vallée, Gramuzac et ses contreforts, le bois, les chutes d'eau de Faravel, les rampes et les neiges de Pic-Brun progressivement inondés par les chauds rayons du soleil.

« Le village est bientôt désert. Gens valides et bêtes de somme sont déjà loin depuis avant l'aube ; les troupeaux les suivent dès qu'on les a traits ; vers 6 h. tout est parti, dispersé, pour aller exploiter la montagne. De tout jeunes enfants difficilement tenus à l'école, quelques personnes infirmes ou âgées, puis, errant à leur gré, poules ou porcs, une brebis ou une chèvre malade, c'est ce qui reste dans le village ; tout le long du jour on peut y circuler sans déranger personne.

« Mais c'est bien vite le tour du soir qui ramène la vie au village et le maximum de beauté sur les monts. Les grandes ombres descendent des cimes comme de grands coups de pinceau, modelant les rochers d'une manière nouvelle ; elles remplissent d'abord le grand cirque et la basse vallée tout entière ; puis la vapeur violacée, qui paraît mouvante, remonte et gagne peu à peu, pendant que, en haut, les croupes gazonnées, les hautes roches et les neiges enflammées sont dans leur gloire. On suit avec ravissement les

progrès, ou le déclin, de ce trop court spectacle. La teinte froide et assombrie qui lui succède, sans transition, pénètre l'âme de sa tristesse; mais celle-ci vit d'avenir et d'espérance, et, confiante, se rattache déjà aux biens et aux beautés du lendemain.

« Cependant le village s'est repeuplé. On entend le bruit des sonnettes, le cri des animaux, les voix d'hommes. Par les sentiers pierreux, d'en haut et d'en bas, rentrent, par petits groupes, les habitants des deux hameaux, bêtes et gens, tous bien chargés et bien fatigués. Après eux viennent les troupeaux, vaches et chèvres, rapportant, elles, pour butin, dans leurs mamelles gonflées, ce bon lait, merveilleuse transformation du court et savoureux pâturage de la montagne: celles-ci paisibles, à la démarche lente, à l'œil timide et interrogateur; celles-là vives, capricieuses, gaies jusqu'au bout, se détachant çà et là du groupe cornu pour jouer encore, grimper sur les murs et les escaliers, pour faire encore un peu peiner leur conducteur. Enfin, elles se distribuent elles-mêmes, et sans erreur, les billets de logement. Le tirage du lait a lieu devant la porte, entremêlé d'apostrophes outrées, grotesques, peu flatteuses, mais souvent bien méritées, à l'adresse des animaux indociles.

« Plus tard, après le frugal repas, a lieu le culte du soir en commun, quand il y a là un pasteur. Le coup de cloche argentin interrompt le calme de la nuit et domine un moment le sourd mugissement des eaux. Aussitôt chacun d'accourir. Dans la nuit obscure on voit arriver chaque famille à la lueur d'une lanterne. D'autres fois c'est par un clair de lune admirable, indescriptible à ces hauteurs, avec le contraste des neiges qui brillent en haut d'un doux éclat et les sombres parois des rochers encore dans l'ombre. Le croissant voyageur, franchissant les crêtes, vient inonder le village, la terrasse du petit temple et le rustique attrouplement de sa clarté paisible, laissant encore la basse val-

lée dans une ombre tremblante où semble se condenser le bruit des torrents...

« ... Le ciel est d'un bleu magnifique. Une belle journée de dimanche. Faisons une tournée dans les Romans.

« Partout des figures souriantes, mais un peu de déshabillé : quelques paroles d'impatience contre un animal échappé ; des coups de balai mettent ordre aux débris ; des enfants, affublés de grand noms, Noé, Abraham, Esther, Rachel, apprennent leurs versets d'Évangile ; des hommes se rasent sur le seuil ; des mères font aux tout petits une toilette plus ou moins de leur goût ; sous l'arcade de la grange le vieil oncle Baridon peigne et coiffe de ses propres mains, âgées de soixante-dix ans, sa nièce, la *petite Suzette*, qui en a passé quarante-cinq. — « Excusez, oncle Baridon, si l'on vous trouve sur son chemin ; mais vous faites là du bien charitable ouvrage ! — Excusez vous-même, monsieur le pasteur ; vous êtes le bienvenu à toute heure, mais exposé à voir de tout. Le dimanche, en été, on se peigne bien à fond, et c'est souvent si embrouillé qu'on a quelque besoin d'un autre. » — Suzette n'en paraissant point gênée, j'assistai jusqu'à la fin à cette toilette hebdomadaire. Le vieil oncle y mit une sollicitude plus que maternelle et finit par mêler aux tresses naturelles de Suzette des lanières de drap noir qui leur donnèrent du corps et de l'apparence.

« Vers 10 h. la cloche convie les habitants des deux hameaux au culte du dimanche. On attend le pasteur devant la porte ; on entre ; les gros souliers frappent le plancher et les bancs sont immédiatement remplis. On est propre. Les hommes, placés à droite, font une masse de gros drap noir et brun sur lequel se dessinent des cols blancs et des figures éveillées ; à gauche sont les femmes, vêtues de robes de même drap, relevées aussi de collerettes plissées et de bonnets blancs prenant bien la tête et d'un air tout à fait arabe ; les enfants, auprès d'elles, ont leur cos-

tume égayé de rubans étroits mais éclatants, et disposés selon le sexe. L'assemblée s'associe religieusement au culte. Si, la fatigue l'emportant, quelque auditeur vient à céder au sommeil, une tabatière est dirigée par un ancien du côté du dormeur, qui se lève et se tient debout un moment. Au sortir, sur le préau (selon la saison au bon soleil, ou à l'ombre des frênes que Neff a plantés), les habitants jouissent un moment du plaisir de se rencontrer libres et endimanchés. »

La manière de vivre de ces montagnards, leurs occupations, méritent d'être décrites. D'ailleurs, quoique se rapportant à une population très particulière, elles sont à peu près communes à tous les habitants des hautes vallées des Alpes et, à ce titre, elles intéresseront le lecteur.

*Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer*; ce dicton en cours chez ces populations, quoiqu'un peu exagéré, classe bien vite leur genre de vie en deux tableaux.

Dès que la neige abandonne sérieusement l'alpage, on sort au plutôt le bétail amaigri, souvent affamé par le long régime de réclusion et de rationnement inévitable, auquel sont soumis bêtes et gens pour atteindre le bout de l'hiver. On l'envoie chercher sa vie sur les croupes découvertes où s'offrent encore quelques touffes d'herbe jaunâtre et durcie. Le labeur agricole suit et va grandissant, avec l'adoucissement de la température et l'accroissement des journées. Voici juin, juillet, août, les *mois d'enfer*, où tout doit se faire à la fois. Dans ces régions élevées la nature semble avoir conscience du court espace de temps accordé à son évolution annuelle. En trois ou quatre mois, quelquefois en quelques semaines, elle doit pousser son germe, vivre, se réjouir, porter sa fleur, sa graine ou son fruit. Il y a quelque chose ici de cette hâte dont parlent les voyageurs vers les pôles. L'homme qui en vit doit, à tout prix, suivre la plante, racheter le temps, multiplier son attention et ses

efforts s'il veut tenir tête à la végétation, recueillir ses produits, emmagasiner à temps. Il est donc pris, dès les premiers beaux jours, dans l'inexorable engrenage. Tout d'abord remettre en état les chemins, les canaux, réparer les brèches et dommages faits aux champs, aux murs, aux toits par le lourd passage de l'hiver; puis il s'attache à son âne ou à son mulet, inséparables compagnons, et, ensemble, ils ne quittent plus le travail. Toujours descendre ou monter. En route avec l'aube, s'ils rentrent au logis c'est pour déposer un fardeau ou en reprendre un autre, réparer et ne rentrer qu'à la nuit close. Sarclage, arrosage, fenaison, moisson, fumure et semailles; pommes de terre, chanvres, foin, seigles, forêt, crient après eux et les veulent presque à la fois.

Les femmes travaillent tout aussi vigoureusement; nerveuses, hardies, exercées, elles comptent comme des hommes à la corvée, et, dans les familles que la maladie ou la mort a frappées, elles remplacent honorablement l'élément viril; elles manient la bêche, la pelle, la faux, accompagnent le mulet chargé et rentrent souvent elles-mêmes sous un lourd fardeau qui fait tordre à chaque pas leurs reins souples et courageux. Dès que son âge le permet tant soit peu, l'enfant lui-même est employé à des travaux à sa portée, spécialement à la garde du bétail; pour quelques mois, l'école sera presque déserte; sauf les tout petits, impossible d'avoir les autres; ils ont d'ailleurs assez de réclusion!...

Oh! la vie est rude! L'hiver seul arrêtera l'ouvrage... peut-être l'arrêtera-t-il trop tôt.

Dès qu'il s'annonce, on s'émeut, on se presse encore davantage; on s'efforce de rentrer tout ce qu'on peut arracher au sol, un peu de bois, de feuilles, d'herbe, souvent des riens qui sont encore beaucoup pour des pauvres. On va à la foire la plus voisine vendre un rare excédent de denrées, quelques peaux de mouton ou de chamois, les têtes

de détail disponibles, ou celles qu'on veut avoir de moins à nourrir. On rapporte, en échange, les approvisionnements indispensables qu'autorise une maigre bourse : du riz, des pâtes, du sel, du cuir, un peu d'étoffe. Heureuse la caravane si, au retour, elle ne trouve pas au bas du Tour-niquet le chemin barré d'un demi, quelquefois d'un mètre entier de neige, qui lui dispute la rentrée du logis. Si vous saviez combien là derrière, caché par ce haut rempart de l'Argentière, le vieux Pelvoux est capricieux ! il a bien pu vouloir rafraîchir son bonnet blanc et couvrir ses larges épaules de son vaste manteau d'hiver.

Une des plus importantes occupations de l'arrière-autonne, c'est la *fabrication du pain pour l'année*. Le moulin, puis le four sont successivement assiégés. C'est le prix du temps et surtout la rareté du bois qui ont fait adopter ce système de *pain d'un an*.

Le four est plus utilement chauffé s'il est employé sans interruption. Après une famille qui l'occupe, c'est l'autre : toute la farine de la maison est pétrie, mise en pains, passée au four, de jour ou de nuit, à la file. Ainsi fait chacun pour les sacs de seigle dont il peut disposer après avoir prélevé la semence ; il en retire 50, 100, 200 miches de pain bis, serré et biscuit. Avec beaucoup d'économie les plus aisés en auront jusqu'à la récolte nouvelle ; heureux ceux-là, mais ils sont rares à Dormillouse ; un quart, quelquefois la moitié n'en a plus un seul morceau dès le mois de juin, et dès lors on vit d'expédients, d'un peu de farine, de brouets, de pommes de terre, lorsqu'elles ont échappé au gel.

Ce pain, au sortir du four, est disposé sur des rayons comme les livres dans une bibliothèque et, si possible, dans une chambrette spéciale. Pour l'employer on le brise avec la hache ou le marteau ; le plus ordinairement on le coupe avec un coutelas terminé par un crochet, lequel s'adapte à un anneau fixé lui-même à un bout de planche,



creusée en augette pour retenir les moindres morceaux. Bien des vieux sabres de la République ou du premier Empire achèvent leur carrière de cette utile et honorable façon ; plutôt à Dieu qu'ils eussent tous, y compris les neufs, une destination aussi paisible !... Ainsi divisé, le pain est ramolli dans la soupe ou le petit-lait ; on le mange aussi à sec en marchant ; il est très dur ; c'est un pain de patience, mais les chemins sont longs et l'on a du temps. Son goût est, d'ailleurs, assez bon, quoiqu'un peu acide, parce qu'il est généralement de seigle pur. Il se conserve bien des années s'il est bien cuit, mis en lieu sec et laissé en paix par les rats. Mon ami, le pasteur Schell, passant un hiver à Dormillouse, avait préparé quarante belles miches qu'il tenait soigneusement en réserve pour le printemps. Quand vint le moment de s'en servir, quel ne fut pas son désappointement de les trouver proprement vidées et mises à l'état de tambours par les rats !

Enfin l'hiver est là, et bien souvent du premier coup le gros, le véritable hiver. Dès octobre, en tout cas en novembre, les chutes de neige se succèdent rapidement. Chaque fois que les vents promènent des nuages chargés de pluie et en arrosent le bas pays, les courants d'air glacé qui règnent au niveau du Pelvoux les font tomber ici en neige qui se développe en ondulations éblouissantes et rejoint souvent le toit des chaumières.

C'est à ces hauteurs qu'il faut voir l'hiver, l'hiver calme, impassible, quand tout est blanc sauf le ciel, les roches à pic, et quelques rideaux frangés émergeant du bois de mélèzes : puis, aussi, l'hiver dans la tourmente, quand un vent violent descend du col, balaie les pentes, rase et secoue la forêt, chasse avec fureur la neige devant lui... ou quand, venant d'en bas et prenant le val à rebours, il refoule dans le cirque cette poussière fine et légère, la fait tourbillonner en un nuage immense et scintillant qu'il lance

en haut à la tête de Gramuzac et de là dans le bleu du ciel. Plaignons le voyageur imprudent, le pauvre qui n'a que d'insuffisantes provisions, le malade que le médecin ne viendra pas voir de l'hiver, et le chamois surpris, peut-être affamé au bord du précipice !

La Biaysse a disparu sous une carapace glacée et la vallée a retrouvé pour quelques mois le silence.

On dégage le devant des maisons et les sentiers qui conduisent au temple, à l'école et à la fontaine. Tout autre trajet se fera sur la neige. Quant à descendre dans la basse vallée, on y réfléchit à deux fois. Il faut y être conduit par une grande nécessité, ou par une irrésistible impatience. « Monsieur, disait le vieil instituteur Verdure, l'hiver venu et la grosse neige tombée, nous ne descendons plus que *quand Dieu le veut*, c'est-à-dire quand il le faut absolument, parce que nous risquons toujours de trouver la mort en chemin et que nous ne devons pas en prendre la responsabilité. »

Heureusement l'occupation ne manque pas à l'intérieur du logis, et un bon alpin exerce *toutes les professions* par goût ou par nécessité. En dehors du soin régulier de son bétail, il confectionne ou répare ses meubles et ses outils. Pendant que la femme file le chanvre ou la toison, l'homme les tisse au métier ; il en fait une toile solide, rude et froide à faire frissonner des membres délicats, ou un drap bien serré, de premier choix quant à la résistance, qui est ici la plus appréciée des qualités. Il confectionne souvent encore lui-même ses habits, taillés sur une forme traditionnelle, peu difficiles à exécuter et qui ne vont point mal du tout quand ils sont encore propres et relevés par du linge blanc ; ils sont seulement trop raides et si économiquement taillés qu'ils gênent les mouvements et sont pour beaucoup dans la tournure empesée de ceux qui les portent. Pour la femme, c'est une espèce d'étui agrémenté de plis en tuyaux et d'un peu de bordure.

L'alpin est aussi, et cela plus universellement, cordonnier. C'est de Guillestre ou de Briançon qu'il tire la « vache », le « veau », les clous, etc., dont il confectionne, pour sa femme, ses enfants et lui des souliers point mal réussis et spécialement mis en état de se défendre contre les pierres.

La lecture a sa bonne place. En dehors des motifs qui ont toujours porté les Vaudois, comme les réformés, à donner un soin particulier à l'instruction, l'habitant des Alpes, en général, en possède les éléments, et la lecture lui est un plaisir. C'est surtout, pour l'enfant, le fruit des longs mois d'hiver passés à l'école et, pour l'adulte, des longues heures de réclusion à l'étable. Si les degrés d'instruction sont nivelés par les lois nouvelles, il sera juste de noter que le département des Hautes-Alpes a été longtemps en avance sur bien d'autres...

Il y a une grande ombre à ce tableau.

La dépossession de leurs bonnes terres et leur refoulement dans une gorge sans soleil, ou sur des terrasses qui ne sont pas faites pour l'exploitation agricole, a rendu l'existence des Vaudois français d'année en année plus difficile. Les richesses de la montagne se sont épuisées. Il en résulte un paupérisme toujours croissant, irrémédiable sur les lieux. Le pain manque, presque à tous, dès le mois de mai, et la vie devient un cruel problème jusqu'à la moisson. Cette misère a été généralement supportée avec résignation et dignité, mais il a fallu songer au déplacement. Bien des jeunes gens ont peu à peu quitté le pays et sont allés, isolément, chercher ailleurs des moyens d'existence que la montagne leur refusait; mais il a fallu en venir à des moyens plus généraux et se tourner vers l'émigration. Douze familles de Dormillouse ont déjà pu, avec le produit d'une souscription, s'établir aux *Trois Marabouts*, dans la province d'Oran (Algérie); plusieurs autres sont disposées à les suivre, si elles sont aidées comme les



Lac de Sichein et pâturages de Dormillouse, dessin de M. Tournier, d'après nature.



premières, et il est à prévoir que, dans un avenir assez prochain, ce village sera abandonné et ses terres livrées au reboisement et au pâturage.

De Dormillouse il n'y a que l'embarras du choix pour des excursions. Vers le col d'Orcières, on trouve la grande cascade supérieure et le petit *lac de Sichem*. De la forêt vis-à-vis on a la vue générale des deux villages et de la basse vallée à vol d'oiseau. Si l'on est grimpeur, on peut gagner les prés et les lacs de *Faravel*, et, de là, *Pic-Brun* ou le Grand-Pinier (3,102 m.), d'une ascension douce et qui tient en réserve un panorama magnifique : à l'Ouest sur le Champsaur et le Gapençais, au Nord sur la chaîne du Pelvoux, à l'Est sur les montagnes du Queyras, Viso compris. Derrière le village il y a des ascensions plus ardues sur les hautes crêtes de la longue et étroite chaîne qui sépare Freissinière de l'Argentière, chaîne particulièrement explorée par MM. Gardiner et Coolidge, qui ont eu l'heureuse idée d'appliquer à l'une des cimes (3,222 mètr.) le nom de *Félix Neff*. La vue sur les glaciers peu éloignés de la Vallouise y est admirable.

On peut revenir de Dormillouse par la grande cascade inférieure et le pied de Gramuzac, sentier très pittoresque.

### III. — COLS DE L'ARGENTIÈRE ET DE PRA-LAOUZET

Des Ribes grimpons aux Fazys. En une heure nous sommes chez notre ami, le diacre Bertrand. Sa maison est assise sur un pré, abritée par un bosquet de peupliers et de trembles.

Installés sur la galerie rustique, nous jouissons d'une vue charmante qui fait vite oublier la montée. Elle embrasse, à vol d'oiseau, la vallée presque entière : à droite les pentes de Valotte et de Gramuzac, en face la noire forêt

communale que surmontent les roches nues de Champcella ; à gauche la plaine des Ribes jusqu'à Pallon et le cours argenté de la Biaysse ; enfin, par l'échancrure du fond, dans un vapoureux lointain, une partie du bassin de la Durance jusqu'aux montagnes de Ceillac. Une fontaine égaie la solitude de son doux murmure, et le sourd grondement de la rivière monte jusqu'ici. Nous y jouissons du coucher de soleil dans un calme délicieux.

Après le souper, le repos. La chambre à donner est vraiment pittoresque. Au fond une petite fenêtre de deux pieds carrés, barrée par un grand métier où, l'hiver, sont tissés tour à tour la toile et le drap de la famille ; tout autour des arches, des jarres ou silos en paille à serrer le grain, des sacs, des rouets ; les habits neufs suspendus et alignés contre le mur figurent de mystérieux et raides personnages ; au plafond, des pelotons de laine, des paniers, des filoches, des cordes, des *arignes* et des *tacoules*, des colliers de chèvre et des sonnettes. C'est plein comme un œuf, mais propre et très en ordre. Quant au lit, si alpiniste qu'on soit, il faut y monter avec une chaise ; il est dur, mais sain. Nous nous endormons en remerciant Dieu et en nous disant qu'il fait bon partout avoir des amis sur son chemin, et aussi parmi ces braves paysans de la montagne.

Il faut voir le vieux Pelvoux réveillé par « l'aurore aux doigts de rose » ; donc, lever à 3 h. 30 min. ; grimpée d'une heure vers la droite, et nous voilà sur le col gazonné de *Pra-Laouzet*<sup>1</sup>, dans les pins, haute avant-garde de la forêt de l'Argentière ; nous tirons un peu à droite encore jusqu'au bord des rochers à pic qui séparent Freissinière de la Durance ; nous nous trouvons juste au coude que fait celle-ci à l'Argentière, et nous avons un double et très attachant spectacle. A droite une curieuse vue plongeante sur le cours de la Durance depuis le Mont-Genèvre et les forts

1. *Pra*, pré ; *Laou*, lac ; *Laouzet*, petit lac.

de Briançon jusqu'à Mont-Dauphin. C'est effrayant de regarder là-bas du haut de ces roches perpendiculaires, à la tête fendillée, rongée, où se cramponnent comme nous des pins tordus, et que cherchent à voiler le genièvre, le rhododendron et la sabine rampante. Au Nord, par-dessus le val même de l'Argentière, s'étale au grand complet le panorama des Alpes du Pelvoux, crête des Bœufs-Rouges, pic d'Aile-Froide et glacier du Selé, pic Sans-Nom dont les raides parois imitent un bonnet de police ; puis le Pelvoux lui-même, caractérisé par sa masse imposante et si solidement établie ; viennent ensuite, en allant à droite, les crêtes d'Arcine, de l'Eychauda, du Monestier, etc. Juste au centre, dans son cadre de roches dentelées, le glacier Blanc, toujours magnifique, arrivant de derrière la Barre des Écrins et l'Encula et qui, poussé d'en haut, gêné d'en bas, se gonfle, se moutonne, sort de lui-même en un dos énorme hérissé de séracs. La pointe des Écrins perce elle-même dans l'échancrure qui sépare le Pelvoux du pic Sans-Nom. Cet ensemble, toujours admirable et toujours nouveau, de vastes névés, de glaciers et de roches nues, rosés par le soleil levant et relevés par de légères ombres bleues, se présente d'ici de la manière la plus heureuse, à la Suisse, comme posé sur la forêt et le col gazonné de la Pousterle, encore dans l'ombre.

Nous sommes nous-mêmes assis à l'abri sous des pins, devant une clairière gazonnée où se réveille et commence à voltiger le bel *Apollon*. En général beaucoup d'insectes, mais d'oiseaux point.

On lève le camp bien à regret. Notre ami, Raoul de Caze-nove, bon connaisseur, ne peut s'en arracher et projette de se bâtir là un kikajon pour faire apprécier le val Freissinière à ses amis. Nous longeons doucement la crête dans la direction de l'Ouest, de manière à tenir le haut du bois sans quitter le panorama qu'embellissent à chaque pas de nouveaux encadrements ; nous contournons un



mamelon conique et arrivons au second col, celui de l'Argentière, lui aussi bien vert et orné d'un petit lac de 150 mètr. de pourtour, bordé et pénétré d'épaisses touffes de joncs et de gazon et qui prête à la chaîne du Pelvoux le noir miroir de ses eaux.

Il faut ici faire volte-face, dire adieu aux brillantes Alpes, redescendre vers notre val, aussi bien beau, et dont nous admirons, d'en haut, l'encadrement de pierre fièrement taillé et les profondeurs brumeuses où fument les toits des villages et où le soleil à peine a pénétré. — A côté de nous un tableau tout fait, qui tenterait Rosa Bonheur ou Lugardon : sur la croupe verte qui monte s'arrondir vers le col, et sous la garde de trois jeunes bergères, un troupeau de vaches, dans les postures les plus diverses. Elles vaquent à leur pâture, presque immobiles, sauf la queue très occupée en juillet ; au-dessus d'elles un banc de craie blanc comme neige, puis le ciel bleu ; un grand vol de choucas tournoie et s'amuse : de la jeunesse, sans doute, car les parents ne sont pas si flâneurs l'été, à moins qu'ayant déjà élevé leurs enfants, ils n'en dirigent eux-mêmes les premiers exercices.

La descente continue moelleusement sur les prés ; les plus hauts, mangés sur place, donnent aux troupeaux le pain de l'été ; les autres, plus plantureux, sont réservés, fanés et rentrés pour l'hiver ; l'odeur en est si délicieuse que pour un rien on en mangerait soi-même.

Une agréable surprise nous est encore ménagée au premier chalet. Une robuste jeune fille, la dernière des Bertrand, nous attend souriante sur la porte du logis rustique où elle vient soigner vaches et laitage. La table est mise devant la fenêtre, en face de la verte forêt, et le lait si exquis que personne ne songe pour aujourd'hui à l'altérer avec du café.

Grand merci ! ami Bertrand... mais tu cours grand risque de nous revoir.



**Dans le Couffourent, dessin de M. Tournier, d'après nature.**



## IV. — LE COUFFOURENT

Le *Couffourent*, ou mieux *Gouffourent*, dont l'étymologie saute aux yeux (*gorges* : gouffre, engouffrement), est une fissure d'un kilomètre environ, produite dans la table calcaire qui soutient le bas des communes de Freissinière et de Champcella. Elle est sans doute le produit d'une dislocation antérieure agrandie par l'érosion séculaire des eaux. Elle s'ouvre au niveau même de la Durance, à 50 mètr. des ruines de Rame<sup>1</sup>, et débute par un couloir en zigzag rempli par l'eau de la Biasse. Puis vient un vallonnet raide et accidenté, enclos de deux côtés par des parois de couleur roussie, presque rouge, de 60 à 100 mètr. de hauteur. A leur pied un talus d'éboulis dont le gazon, les plantes odoriférantes et les arbrisseaux cherchent à s'emparer.

Le fond de ce cirque allongé abonde en sources et en cascates; tout y prend une doublure moussue et la couleur verdâtre des lieux humides. Un air délicieux y circule, saturé d'eau pulvérisée et de l'odeur des plantes médicinales. Là se présente, dans toute la hauteur, une fissure dissimulée par un repli de la roche. Il y règne une lumière mystérieuse, un espèce de demi-jour; mais le soleil y pénètre par le haut à certaines heures. On y entend un colossal bruit d'eaux qui mugissent et résonnent comme dans un temple. Là devait habiter le dieu ou le génie des eaux avant que la froide raison l'en eût chassé et renvoyé dans le domaine de la poésie antique. De larges concavités

1. *Rame*, ou *Cass-Rom* (un bien vieux nom heureusement conservé, station romaine sur la rive droite de la Durance, juste en face de la Roche. Le tour et les pans de mur qu'on y voit encore sont des restes du bourg seigneurial qui remplaça la *mansio* gallo-romaine au moyen âge. Trop menacée par les alluvions toujours montantes de la Durance, elle fut alors abandonnée de ses habitants; les moissons, la vigne, les oseraies, les graviers en ont pris la place.

horizontales tracées dans les parois montrent le travail successif du torrent et marquent les étages de son cours descendant toujours plus bas. Que de pierres, de terre et d'eaux sont passées par là ; et quelle travailleuse que la nature !

Sur ce couloir encore inabordé se croisent des érables et des tilleuls, heureusement en grande partie inaccessibles à la hache du paysan pauvre et avide. La petite corneille (choucas) niche et se joue sur les diverses étagères de cette ruelle inaccessible ; le ramier s'installe sur les tilleuls, et l'abeille, en bourdonnant, y butine son miel, sans souci du précipice.

L'autre entrée, du côté d'en haut, est saisissante. C'est une profonde caverne, un gouffre, où se démène et mugit la Biaysse. Après une série de glissades vertes et de chutes écumeuses, qui commencent au pont de Pallon, il est à la fois magnifique et terrible de la voir descendre comme une folle, glisser encore, bondir et s'élancer là-bas comme à son anéantissement.

La partie centrale du Couffourent, le vallonnet, est déjà rendue abordable : des sentiers sont tracés, des échelles mises, des escaliers taillés dans la pierre, une passerelle établie sur le torrent ; l'étranglement mystérieux sera accessible plus tard. En somme, la gorge du Couffourent n'est pas moins belle que celles du Fier ou du Trient ; elle a un caractère plus sauvage ; elle est plus grandiose et plus variée, et promet un beau spectacle de plus aux amis des Alpes.

Nous croyons pouvoir dire, en posant la plume, que le val Freissinière avec son Couffourent, l'excursion à Pra-Laouzet et aux cascades de Dormillouse, et les souvenirs des Vaudois, offre aux touristes, presque sans fatigue, une des plus agréables excursions qui soient dans le Dauphiné.

B. TOURNIER,

Membre du Club Alpin Français.  
(Section de Paris).